This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

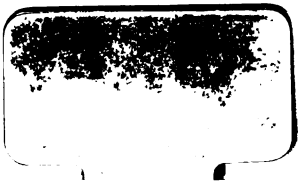
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V3. Z3. 1733 (3)



ZAYRE,

TRAGEDIE

DE

M. DE VOLTAIRE,

Repreſentée à Paris aux mois d'Août, Novembre & Décembre 1732.

Augmentée de l'Epitre Dédicatoire.

Eſt etiam crudelis amor.

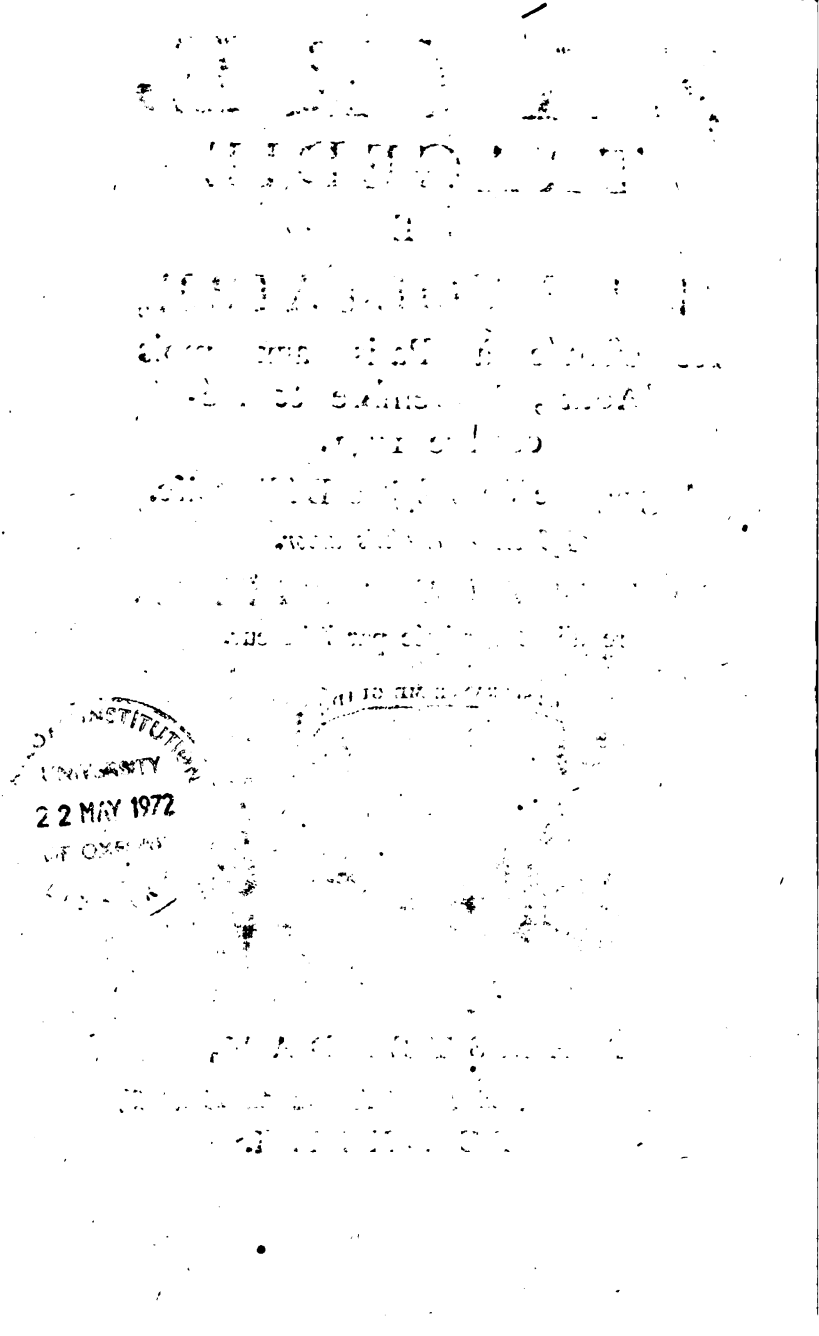
NOUVELLE EDITION

revuë & corrigée par l'Auteur.

A AMSTERDAM,

Chez *ETIENNE LEDET.*

M. DCC. XXXIII.


INSTITUTION
UNIVERSITY
22 MAY 1972
OF OREGON

EPITRE DEDICATOIRE,

A MONSIEUR FAKENER

MARCHAND ANGLAIS.

VOus êtes Anglais, mon cher Ami, & je ſuis né en France; mais ceux qui aiment les Arts ſont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui penſent, ont à peu près les mêmes principes, & ne compoſent qu'une République. Ainſi il n'eſt pas plus étrange, de voir aujourd'hui une Tragédie Françaiſe dédiée à un Anglais ou à un Italien, que ſi un citoyen d'Ephèſe ou d'Athénes avoit autrefois adreſſé ſon ouvrage à un Grec d'une autre Ville. Je vous offre donc cette Tragédie comme à mon compatriote dans la Litterature, & comme à mon ami intime.

Je jouïs en même tems du plaiſir de pouvoir

dire à ma Nation de quel œil les Négocians ſont regardés chez vous, quelle eſtime on fait avoir en Angleterre pour une Profeſſion qui fait la grandeur de l'Etat, & avec quelle ſupériorité quelques-uns d'entre vous repréſentent leur Patrie dans le Parlement, & ſont au rang des Légiſlateurs.

Je ſai bien que cette Profeſſion eſt mépriſée de nos petits Maîtres ; mais vous ſavez auſſi que nos petits Maîtres & les vôtres ſont l'eſpece la plus ridicule qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre.

Une raiſon encore qui m'engage à m'entretenir de belles Lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer ; elle en communique à mon eſprit, mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame;
S'il ſent vivement, il m'enflamme,
Et s'il eſt fort, il me ſoutient.
Un Courtiſan pétri de feinte
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre & ſans crainte
M'enhardit & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumiere,
Ainſi qu'un jeune Peintre inſtruit

Sous

Sous Coypel & ſous l'Argiliere,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familiere;
Il prend malgré lui leur maniere
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit
Un devoir d'admirer Homere,
Il le ſuivit dans ſa carriere,
Et ſon émule il ſe rendit
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma Piece, je vous en faſſe une longue apologie; je pourrois vous dire pourquoi je n'ai pas donné à Zaïre une vocation plus déterminée au Chriſtianiſme, avant qu'elle reconnût ſon pere, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon Amant, &c. Mais les eſprits ſages qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique; & pour les critiques déterminés qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſeroit peine perdue que de leur dire mes raiſons.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une Piece aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.

Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages;
Sur votre Théatre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages:
Mettez donc plus de verité
Avec de plus nobles images.
Adiſſon l'a déja tenté;
C'étoit le Poëte des ſages;
Mais il étoit trop concerté,
Et dans ſon Caton ſi vanté,
Ses deux filles en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages;
Imitez du grand Adiſſon,
Seulement ce qu'il a de bon;
Poliſſez la rude action
De vos Melpoménes ſauvages;
Travaillez pour les connoiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que Meſſieurs les Poëtes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner Zaïre pour modèle, je leur prêche la ſimplicité, le naturel, & la douceur des vers; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon Sermon: ſi Zaïre a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins

à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eu de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire, on eſt aſſez ſûr de réuſſir quand on parle aux paſſions des gens plus qu'à leur Raiſon ; on veut de l'amour, quelque bon Chrétien que l'on ſoit, & je ſuis très-perſuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné dans ſon Polieucte à faire caſſer les ſtatues de Jupiter par les Néophytes ; car telle eſt la corruption du genre humain, que peut-être

De Polieucte la belle ame
Auroit foiblement attendri,
Et les vers Chrétiens qu'il déclame
Seroient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de ſa femme
Pour ce Payen ſon favori,
Qui meritoit bien mieux ſa flamme
Que ſon bon dévot de mari.

Même avanture à peu près eſt arrivée à Zaïre. Tous ceux qui vont aux ſpectacles, m'ont aſſuré, que ſi elle n'avoit été que convertie, elle auroit peu intereſſé : mais elle eſt amoureuſe de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait ſa fortune. Cependant il s'en faut bien que j'aie échapé à la cenſure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vetillé, m'a critiqué,
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendoit que j'avois croqué,
Et peu clairement expliqué,
Un roman très-peu vraisemblable
Dans ma cervelle fabriqué,
Que le sujet en est tronqué,
Que la fin n'est pas raisonnable;
Même on m'avoit pronostiqué
Ce sifflet tant épouventable,
Avec quoi le Public choqué
Régale un Auteur misérable:
Cher ami, je me suis moqué
De leur censure insuportable;
J'ai mon drame en public risqué,
Et le Parterre favorable
Au lieu du sifflet, m'a claqué;
Des larmes mêmes ont offusqué
Plus d'un œil que j'ai remarqué,
Pleurer de l'air le plus aimable;
Mais je ne suis point requinqué,
Par un succès si désirable:
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma Fable;

Je

Je sai qu'il est indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudroit se donner au diable,
Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent à Zaïre le même honneur qu'ils ont fait à Brutus, dont on va jouer la traduction sur le Théatre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux Lusignan, ni assez tendres pour être touchés de Zaïre. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de Conjurez, qu'une intrigue d'Amans. On croit qu'à votre Théatre on bat des mains au mot de Patrie, & chez nous à celui d'Amour : cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos Tragédies ; si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos Héros de Théatre ne soient amoureux, mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une maniere naturelle. Nos Amans parlent en Amans, & les vôtres ne parlent encore qu'en Poëtes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie ; il y a bien des choses en récompense, que nous pourrions prendre de vous. C'est au Théatre Anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue, de mettre sur la Scene les noms de nos Rois, & des anciennes Familles du Royaume. Il me paroît que cette nouveauté pourroit être la source d'un genre de Tra-

gédie, qui nous eſt inconnu juſqu'ici, & dont nous avons beſoin. Il ſe trouvera ſans doute des génies heureux, qui perfectioneront cette idée, dont Zaïre n'eſt qu'une foible ébauche. Tant que l'on continuera en France de proteger les Lettres, nous aurons aſſez d'Ecrivains. La nature forme preſque toujours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager & de les emploier. Mais ſi ceux qui ſe diſtinguent un peu n'étoient ſoutenus par quelque récompenſe honorable, & par l'attrait plus flatteur de la conſidération, tous les beaux Arts pourroient bien deperir un jour au milieu des abris élevés pour eux, & ces arbres plantés par Louïs XIV. dégénéreroient faute de culture: le Public auroit toujours du goût, mais les grands Maîtres manqueroient: un Sculpteur dans ſon Académie verroit des hommes médiocres à côté de lui, & n'éleveroit pas ſa penſée juſqu'à Girardon & au Pujet; un Peintre ſe contenteroit de ſe croire ſuperieur à ſon confrere, & ne ſongeroit pas à égaler le Pouſſin. Puiſſent les ſucceſſeurs de Louïs XIV. ſuivre toujours l'exemple de ce grand Roi qui donnoit d'un coup d'œil une noble émulation à tous les Artiſtes: Il encourageoit à la fois un Racine & un Vanrobès,.... il portoit notre commerce & notre gloire par delà les Indes: il étendoit ſes graces ſur des Etrangers étonnés d'être connus & récompenſés par notre Cour. Partout où étoit le mérite, il avoit un protecteur dans Louïs XIV.

Car

Car de son astre bienfaisant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et sous les glaces Boréales,
Cherchoient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandoient la gloire & l'argent,
Le tout sans brigue & sans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleste Cassini
Auprès des Lis venoient se rendre,
Et quelque forte pension
Vous auroit pris le grand Newton,
Si Newton avoit pû se prendre.
Ce sont là les heureux succès
Qui faisoient la gloire immortelle
De Louïs & du nom Français;
Ce Louïs étoit le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignit que par ses progrès,
Il n'envahît à tout jamais
La Monarchie universelle;
Mais il l'obtint par ses bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous de fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos Rois

Rois, mais votre Nation y ſuplée; vous n'avez pas beſoin des regards du Maître pour honorer & récompenſer les grands talents en tout genre. Le Chevalier Steele & le Chevalier Vanbrouk, étoient en même-tems Auteurs comiques, & Membres du Parlement. La Primatie du Docteur Tillotſon, l'Ambaſſade de Mr. Prior, la Charge de Mr. Newton, le Miniſtere de Mr. Adiſſon, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les grands hommes; vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des Mauſolées & des Statuës après leur mort; il n'y a pas juſqu'aux Actrices célebres, qui n'aient chez vous leur place dans les Temples à côté des grands Poëtes.

Votre Oſilde & ſa devanciere
Bracegirdle la Minaudiere,
Pour avoir ſû dans leurs beaux jours
Réuſſir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carriere,
S'en furent avec le concours
De votre République entiere,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre Egliſe pour toujours,
Loger de ſuperbe maniere.
Leur ombre en paroît encor fiere,
Et s'en vante avec les amours.
Tandis que le divin Moliere

Bien

Bien plus digne d'un tel honneur
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetiere,
Et que l'aimable le Couvreur
A qui j'ai fermé la paupiere
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une biere,
Et que Monsieur de Laubiniere
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois si vanté
Dans un vieux fiacre empaqueté
Vers le bord de notre riviere.
Voiez-vous pas à ce recit
L'Amour, irrité qui gemit
Qui s'envole en brisant ses armes,
Et Melpomene toute en larmes
Qui m'abandonne & se bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si longtemps de ses nobles charmes.

Voila comme les beaux Arts sont aujourd'hui traitez en France. C'est dans la patrie de Corneille qu'on jette les Acteurs à la voirie, & qu'on mépriſe les Auteurs qui réuſſiſſent. Le Courtiſan auſſi inſolent que bas nous dedaigne; la ſuperſtition nous perſecute; la Jalouſie nous calomnie, l'Ignorance nous tourne en ridicule & tout

ſemble ramener les Français à la barbarie dont Louïs quatorze & le Cardinal de Richelieu les ont tirez. Malheur aux politiques qui ne connoiſſent pas le prix des beaux Arts. La terre eſt couverte de Nations auſſi puiſſantes que nous: D'où vient cependant que nous les regardons preſque toutes avec peu d'eſtime? C'eſt par la raiſon qu'on mépriſe dans la ſocieté un homme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût & ſans culture. Surtout ne croiez pas que cet empire de l'eſprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples, ſoit une gloire frivole: Elle eſt la marque infaillible de la grandeur d'un empire: C'eſt toujours ſous les plus grands Princes que les Arts ont fleuri; & leur decadence eſt l'époque de celle d'un Etat. L'Hiſtoire eſt pleine de ces exemples, mais ce ſujet me meneroit trop loin; il faut que je finiſſe cette Lettre déja trop longue, en vous envoyant un petit Ouvrage, qui trouve naturellement ſa place à la tête de cette Tragédie: C'eſt une Epitre en vers, à celle qui a joué le rôle de Zaïre: Je lui devois au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eſt acquitée;

Car le Prophète de la Mecque
Dans ſon Sérail n'a jamais eu
Si gentille Arabeſque ou Gréque,
Son œil noir, tendre, & bien fendu,
Sa voix, & ſa grace extrinſeque,

Ont

Ont mon ouvrage défendu,
Contre l'Auditeur qui rebeque;
Mais quand le Lecteur morfondu
L'aura dans ſa Bibliothéque,
Tout mon honneur ſera perdu.

Adieu, mon Ami, cultivez toujours les Lettres & la Philoſophie, ſans oublier d'envoïer des Vaiſſeaux dans les Echelles du Levant. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

V.

EPITRE

A MADEMOISELLE GOSSIN, jeune Actrice qui a repreſenté le Role de Zaïre avec beaucoup de ſuccès.

JEUNE Goſſin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes Vers au Théatre aplaudis,
Protege-les. ZAÏRE eſt ton ouvrage,
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vûe adoucit les Cenſeurs,
L'Illuſion, cette Reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les allarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.
Le Dieu des Vers qu'on alloit dédaigner,

Eſt

Eſt par ta voix aujourd'hui ſûr de plaire,
Le Dieu d'Amour à qui tu fus plus chére,
Eſt par tes yeux bien plus ſûr de regner.
Entre ces Dieux déſormais tu vas vivre:
Hélas! long-tems je les ſervis tous deux,
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre,
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui meurt d'amour, qui te plaît, qui t'adore,
Qui pénétré de cent plaiſirs divers,
A tes genoux oubliant l'Univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore,
Et malheureux qui n'en parle qu'en Vers.

ZAYRE,

TRAGEDIE.

PERSONNAGES.

OROSMANE, Soudan de Jeruſalem.

LUSIGNAN, Prince du Sang des Rois de Jeruſalem.

ZAYRE, } Eſclaves du Soudan.
FATIME, }

NERESTAN, } Chevaliers François.
CHATILLON, }

CORASMIN, } Officiers du Soudan.
MELEDOR, }

UN ESCLAVE,
SUITE.

La Scene eſt au Sérail de Jeruſalem.

ZAYRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendois pas, jeune & belle Zaïre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flateur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténebreux ont fait des jours ſerains?

La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes,
Vous ne les tournez plus vers ces heureux Climats
Où ce brave François devoit guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un Peuple poli les femmes adorées,
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,
Compagnes d'un Epoux & Reines en tous lieux,
Libres ſans déshonneur, & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté?
Le Sérail d'un Soudan, ſa triſte auſterité,
Ce nom d'Eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne?
Préferez-vous Solime aux rives de la Seine?

ZAYRE.

On ne peut déſirer ce qu'on ne connoit pas.
Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.
Au Sérail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma Raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan qui nous tient ſous ſa loi:
Je ne connois que lui, ſa gloire, ſa puiſſance:
Vivre ſous Oroſmane eſt ma ſeule eſperance,
Le reſte eſt un vain ſonge.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux François dont la tendre amitié
Nous promit ſi ſouvent de rompre notre chaîne?
Combien nous admirions ſon audace hautaine,
Quelle gloire il acquit dans ces triſtes combats
Perdus par les Chrétiens ſous les murs de Damas!
Oroſmane vainqueur admirant ſon courage,
Le laiſſa ſur ſa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor, ſa généroſité
Devoit payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſperance?

ZAYRE.

Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Depuis plus de deux ans, il n'eſt point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets, pour ſortir d'eſclavage.
Il devoit délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il étoit fidèle,
S'il revenoit enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez-vous pas....

ZAYRE.

Fatime, il n'eſt plus temps.
Tout eſt changé....

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'eſt trop te céler le Deſtin de Zaïre,
Le ſecret du Soudan doit encor ſe cacher,
Mais mon cœur dans le tien ſe plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres Captives,
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours,
Ce ſuperbe Oroſmane....

FATIME.

Eh bien?

ZAYRE.

Ce Soudan même,

Ce

Ce Vainqueur des Chrétiens.... chere Fatime....
il m'aime....
Tu rougis... je t'entends... gardé-toi de penſer,
Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer,
Que d'un Maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa Maîtreſſe,
Et que j'eſſuie enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plutôt que juſques-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrois ſans pâlir les fers & le cercueil,
Je m'en vais t'étonner, ſon ſuperbe courage
A mes foibles apas preſente un pur hommage,
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bien-tôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos apas, vos vertus, ſont dignes de ce prix,
Mon cœur en eſt flatté plus qu'il n'en eſt ſurpris:
Que vos felicités s'il ſe peut ſoient parfaites,
Je me vois avec joie au rang de vos Sujetes.

TAYLOR INST. OXFORD

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur,
Avec toi partagé je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas! puiſſe le Ciel ſouffrir cet hymenée!
Puiſſe cette grandeur qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur!
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes Chrétienne?

ZAYRE.

Ah! que dis-tu? pourquoi rapeler mes ennuis?
Chere Fatime, helas! ſai-je ce que je ſuis?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connoître,
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître?

FATIME.

Nereſtan qui nâquit non loin de ce ſéjour,
Vous dit que d'un Chrétien vous reçûtes le jour;
Que dis-je? cette Croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,

Cette

Cette Croix dont cent fois mes ſoins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eſt-elle demeurée
Comme un gage ſecret de la fidélité,
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve, & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il ſuivre une foi que mon Amant abhorre?
La Coutume, la Loi plia mes premiers ans,
A la Religion des heureux Muſulmans:
Je le vois trop; les ſoins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre créance;
J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout, & la main de nos Peres
Grave en nos foibles cœurs ces premiers caracteres
Que l'exemple, & le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous, Dieu ſeul peut effacer.
Priſonniere en ces lieux tu n'y fus renfermée
Que lors que ta Raiſon par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtoit ſon flambeau;
Pour moi des Sarrazins eſclave en mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue,

Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette Croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect & d'effroi;
J'oſois l'invoquer même avant qu'en ma penſée,
D'Oroſmane en ſecret l'image fut tracée:
J'honore, je chéris ces charitables lois
Dont ici Nereſtan me parla tant de fois;
Ces lois qui de la terre écartant les miſéres,
Des humains attendris font un Peuple de freres;
Obligés de s'aimer, ſans doute, ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la Loi Muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie,
Vous allez épouſer leur ſuperbe Vainqueur.

ZAYRE.

Eh qui refuſeroit le préſent de ſon cœur?
De toute ma foibleſſe il faut que je convienne,
Peut-être ſans l'amour, j'aurois été Chrétienne;
Peut-être qu'à ta Loi j'aurois ſacrifié
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon ame enyvrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.

Mets-

Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits,
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne:
Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne,
Non, la reconnoissance est un foible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour;
Mon cœur aime Orosmane; & non son Diadême,
Chere Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flâteur;
Mais si le Ciel sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le Ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendroit jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux, sans doute, c'est lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce Palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

VErtueuſe Zaïre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en Muſulman vous parler ſans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet Univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple;
Je ſai que notre Loi favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes deſirs,
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtreſſes,
Et tranquile au Sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon païs du ſein des voluptés;
Mais la moleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle;
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle,
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'Autel & du Trône,
Sous un nom ſans pouvoir, languir dans Babylone;
Eux,

Eux, qui seroient encor, ainsi que leurs ayeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avoient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solime & la Syrie;
Mais bien-tôt pour punir une Secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin;
Mon Pere, après sa mort, asservit le Jourdain,
Et moi foible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine alterés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorsque la trompette & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un Sérail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, & Zaïre, & ma flâme,
De ne choisir que vous pour maitresse & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du Sérail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un Maître esclaves odieux:
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même:

Après

Après un tel aveu, vous connoiſſez mon cœur,
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur,
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromproit de mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits;
Je vous aime, Zaïre, & j'attens de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flâme:
Je l'avourai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment,
Je me croirois haï d'être aimé foiblement;
De tous mes ſentimens tel eſt le caractére,
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur eſt épris,
Je viens vous épouſer, mais c'eſt à ce ſeul prix,
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuſe,
Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuſe.

ZAYRE,

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flâmes ſecrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers & ſacrés, & d'Amant & d'Epoux,
Ces noms nous ſont communs; & j'ai par deſſus vous,

Ce

Ce plaiſir ſi flateur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaicteur que j'aime,
De voir que ſes bontés ſont ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un Héros que j'admire.
Oui, ſi parmi les cœurs ſoumis à votre Empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix. . . .

SCENE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

CEt eſclave Chrétien,
Qui ſur ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même, & demande audiance.

FATIME.

O Ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CO-

CORASMIN.

Dans la premiere enceinte il arrête ſes pas:
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon maître,
Dans ces auguſtes lieux, un Chrétien pût paroître.

OROSMANE.

Qu'il paroiſſe; en tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chacun peut déſormais jouïr de mon aſpect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de Rois des tyrans inviſibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

REſpectable ennemi qu'eſtiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes ſermens & les tiens;
J'ai ſatisfait à tout, c'eſt à toi d'y ſouſcrire,
Je te fais aporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solime illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop long-tems retardée,

Quand

Quand je reparoîtrois leur dût être accordée,
Sultan, tiens ta parole, ils ne ſont plus à toi;
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi;
Mais graces à mes ſoins, quand leur chaîne eſt briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le céle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux;
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte,
J'arrache des Chrétiens à leur priſon funeſte,
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir,
Il me ſuffit: Je viens me mettre en ton pouvoir,
Je me rends priſonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici ſe ſeroit-il flâté
D'éfacer Oroſmane en généroſité?
Reprens ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes;
Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu les peux demander:
Qu'ils aillent ſur tes pas aprendre à ta Patrie,
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant, qui méritoit le mieux,
Des Luſignans, ou moi, l'Empire de ces lieux.
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,

Lu-

Lusignan ne fut point réservé pour te suivre;
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté,
Son nom seroit suspect à mon autorité,
Il est du sang François qui régnoit à Solime,
On sait son droit au Trône, & ce droit est un crime,
Du Destin qui fait tout, tel est l'Arrêt cruel.
Si j'eusse été vaincu je serois criminel;
Lusignan, dans les fers, finira sa carriere,
Et jamais du Soleil ne verra la lumiere:
Je le plains; mais pardonne à la nécessité,
Ce reste de vangeance & de sévérité:
Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance;
Tes Chevaliers François, & tous leurs Souverains,
S'uniroient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NE'RESTAN.

Q'entens-je? elle nâquit Chrétienne!
J'ai pour la délivrer ta parole, & la sienne;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourroit-il. . . .

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altiere

Se

Se faisant estimer commence à me déplaire;
Sors, & que le Soleil levé sur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas. *Il sort.*

FATIME.

O Dieu, secourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le Sérail un souverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

COrasmin, que veut donc cet esclave infidelle?
Il soupiroit... ses yeux se sont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur,
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe,
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux ſuplice,
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr?
Quiconque eſt ſoupçonneux invite à le trahir;
Je vois à l'amour ſeul ma maitreſſe aſſervie,
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolatrie,
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes bienfaits,
Je ne ſuis point jaloux.... ſi je l'étois jamais....
Si mon cœur... Ah! chaſſons cette importune idée,
D'un plaiſir pur & doux mon ame eſt poſſedée:
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux:
Je vais donner une heure aux ſoins de mon Empire,
Et le reſte du jour ſera tout à Zaïre.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux:
Vous, Sauveur des Chrétiens qu'un Dieu Sauveur envoie,
Paroiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous:
Aux portes du Sérail en foule ils vous demandent,
Ne privez point leurs yeux du Héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaicteur....

NERESTAN.

Illuſtre Châtillon, moderez cet honneur;

J'ai rempli d'un Chrétien le devoir ordinaire,
J'ai fait ce qu'à ma place on vous auroit vû faire.

CHATILLON.

Sans doute, & tout Chrétien, tout digne Chevalier,
Pour ſa Religion ſe doit ſacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir!
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous oprime,
Nous malheureux François, Eſclaves dans Solime,
Oubliés dans les fers, où long-tems ſans ſecours,
Le pere d'Oroſmane abandonna nos jours:
Jamais nos yeux ſans vous ne reverroient la France.

NE'RESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur, ſa Providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur:
Mais quel triſte mélange altére ce bonheur!
Que de ce fier Soudan la clémence odieuſe,
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe!
Dieu me voit & m'entend, il ſait ſi dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de ſa grandeur:
Je faiſois tout pour lui; j'eſpérois de lui rendre

Une

Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre,
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enyvrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Ceſarée:
Du Sérail des Sultans ſauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flatois... Eſperance frivole,
De ramener Zaïre à cette heureuſe Cour,
Où Louïs, des vertus a fixé le ſejour:
Déja même la Reine, à mon zèle propice,
Lui tendoit de ſon Trône une main protectrice;
Enfin lorsqu'elle touche au moment ſouhaité
Qui la tiroit du ſein de ſa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah! Zaïre elle-même,
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime...
N'y penſons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel,
Des Chrétiens malheureux l'eſpérance eſt trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux, ma liberté, ma vie,
Diſpoſez-en, Seigneur, elle vous apartient.

NE'RESTAN.

Seigneur, ce Lusignan qu'à Solime on retient,
Ce dernier d'une race en Héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avoit rempli le monde,
Ce Héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soûpirs des Chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine:
Quel indigne soldat voudroit briser sa chaine,
Alors que dans les fers son Chef est retenu?
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu,
Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clemence
A pour votre bonheur placé votre naissance,
Long-tems après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang & de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares Maîtres,
Tomber ces murs sacrés conquis par nos Ancêtres.
Ciel! si vous aviez vu ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous servons, le Tombeau profané,
Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos Autels expirans dans les flâmes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans!
Lusignan, le dernier de cette auguste race,

Dans

Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des Temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidéle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haut voix, François, ſoïez fidéles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes aîles,
La vertu du Très-Haut qui nous ſauve aujourd'hui,
Aplaniſſoit ſa route, & marchoit devant lui,
Et des triſtes Chrétiens la foule délivrée,
Vint porter avec nous ſes pas dans Ceſarée:
Là, par nos Chevaliers d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu,
Vainement pour ſon nom nous avons combatu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jeruſalem en cendre, helas! fumoit encore,
Lorſque dans notre aſyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flâme, dont brûla Sion deſeſperée,
S'étendit en fureur aux murs de Ceſarée;

Ce fut là le dernier de trente ans de revers,
Là, je vis Lusignan chargé d'indignes fers,
Insensible à sa chute, & grand dans ses miseres,
Il n'étoit attendri que des maux de ses freres:
Seigneur, depuis ce tems, ce pere des Chrétiens
Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumiere,
Oublié de l'Asie, & de l'Europe entiere:
Tel est son sort affreux; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?

NE'RESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, seroit d'un cœur barbare:
Que je hais le destin qui de lui nous separe!
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné,
Je connois ses malheurs, avec eux je suis né;
Sans un trouble nouveau je n'ai pû les entendre,
Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,
Sont les prémiers objets, sont les premiers revers
Qui frapérent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortois du berceau: ces images sanglantes
Dans vos tristes recits me sont encor presentes.
Au milieu des Chrétiens dans un Temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,

Aux

Aux bras enſanglantés de nos meres tremblantes,
Nous fûmes tranſportés dans ce Palais des Rois,
Dans ce même Sérail, Seigneur, où je vous vois;
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis.... pardonnez ſi mon cœur en ſoûpire,
Qui depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un Maître barbare abandonna ſon Dieu.

CHATILLON.

Telle eſt des Muſulmans la funeſte prudence,
De leurs Chrétiens captifs, ils ſéduiſent l'enfance;
Et je benis le Ciel propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains;
Mais, Seigneur, après tout cette Zaïre même,
Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui l'aime,
De ſon crédit au moins nous pourroit ſecourir:
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir?
M'en croirez-vous? le juſte auſſi-bien que le ſage,
Du crime & du malheur ſait tirer avantage;
Vous pourriez de Zaïre emploïer la faveur
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un Héros, que lui-même a dû plaindre,
Que ſans doute il admire, & qui n'eſt plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même Héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens?
Et quand il le voudroit, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience?
Croïez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir?
Le Sérail à ma voix pourra-t-il ſe rouvrir?
Quand je pourrois enfin paroître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime:
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NERESTAN.

Eh bien.... Mais quels chemins juſqu'à cette infidelle
Pourront.... On vient à nous. Que vois-je? ô Ciel!
c'eſt elle.

SCE-

SCENE II.

ZAYRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAYRE *à Néreſtan.*

C'Eſt vous, digne François, à qui je viens parler,
Le Soudan le permet, ceſſez de vous troubler,
Et raſſurant mon cœur qui tremble à votre aproche,
Chaſſez de vos regards la plainte & le reproche;
Seigneur, nous nous craignons; nous rougiſſons tous deux,
Je ſouhaite & je crains de rencontrer vos yeux;
L'un à l'autre attachés depuis notre naiſſance,
Une affreuſe priſon renferma notre enfance,
Le ſort nous accabla du poids des mêmes fers
Que la tendre amitié nous rendoit plus legers:
Il me falut depuis gémir de votre abſence,
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France:
Priſonnier dans Solime, enfin je vous revis,
Un entretien plus libre alors m'étoit permis,
Eſclave dans la foule où j'étois confonduë,
Aux regards du Soudan je vivois inconnuë,

Vous

Vous daignâtes bien-tôt, ſoit grandeur, ſoit pitié,
Soit plûtôt digne effet d'une pure amitié,
Revoïant des François le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triſte Zaïre,
Vous l'aportez, le Ciel a trompé vos bienfaits,
Loin de vous dans Solime il m'arrête à jamais,
Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter ſans répandre des larmes,
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Cherir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous des humains ſoulager la miſere,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mere,
Vous me les rendez chers, & ces infortunés....

NE'RESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous, qui des Luſignans foulant aux pieds la cendre...

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre...
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir:
Oui, Luſignan eſt libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel! nous reverrions notre apui, notre pere!

NE-

NE'RESTAN.

Les Chrétiens vous devroient une tête ſi chere!

ZAYRE.

J'avois ſans eſpérance oſé la demander,
Le génereux Soudan veut bien nous l'accorder,
On l'améne en ces lieux.

NE'RESTAN.

Que mon ame eſt émue!

ZAYRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent ſa vue,
Ainſi que ce vieillard, j'ai langui dans les fers;
Qui ne ſait compatir aux maux qu'on a ſoufferts?

NE'RESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCENE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN,

Plusieurs Esclaves Chrétiens.

LUSIGNAN.

DU séjour du trépas, quelle voix me rapelle?
Suis-je avec des Chrétiens?.... guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affoibli plus encor que mes ans.
En s'asseyant. Suis-je libre en effet?

ZAYRE.

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiétes.
Tous nos tristes Chrétiens....

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Châtillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!

Mar-

Martyr, ainſi que moi, de la foi de nos Peres,
Le Dieu que nous ſervons finit-il nos miſeres?
En quels lieux ſommes-nous? Aidez mes foibles yeux.

CHATILLON.

C'eſt ici le Palais qu'ont bâti vos Ayeux,
Du fils de Noradin c'eſt le ſejour profane.

ZAYRE.

Le Maître de ces lieux, le puiſſant Oroſmane
Sait connoître, Seigneur, & cherir la vertu.
Ce génereux François qui vous eſt inconnu,

En montrant Néreſtan.

Par la gloire amené des rives de la France,
Venoit de dix Chrétiens païer la délivrance:
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur
Croit en vous délivrant, égaler ſon grand cœur.

LUSIGNAN.

Des Chevaliers François, tel eſt le caractére,
Leur Nobleſſe en tout tems me fut utile & chere.
Trop digne Chevalier, quoi! vous paſſez les mers
Pour ſoulager nos maux, & pour briſer nos fers!
Ah, parlez, à qui dois-je un ſervice ſi rare?

NE-

NERESTAN.

Mon nom eſt Néreſtan, le ſort long-tems barbare,
Qui dans les fers ici me mit preſque en naiſſant,
Me fit quitter bien-tôt l'Empire du Croiſſant;
A la Cour de Louïs, guidé par mon courage,
De la guerre ſous lui j'ai fait l'aprentiſſage,
Ma fortune, & mon rang ſont un don de ce Roi
Si grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi:
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lors que du fier Anglois la valeur menaçante
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés
Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés;
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques:
Paris va revérer le martyr de la Croix,
Et la Cour de Louïs eſt l'aſyle des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette Cour j'ai vû jadis la gloire,
Quand Philippe à Bovine enchainoit la victoire,
Je combatois, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Deſtaing, de Neſle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voïez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre,

Je

Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure derniere,
Tandis qu'il en est tems, écoutez ma priere,
Néreſtan, Châtillon, & vous.... de qui les pleurs
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs,
Madame, aiez pitié du plus malheureux pére
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colere,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſperance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
Ô mon cher Châtillon, tu dois t'en ſouvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voïez frémir.

LUSIGNAN.

Priſonnier avec moi dans Céſarée en flâme,
Tes yeux virent perir mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les pût ſecourir.

LUSIGNAN.

Helas! & j'étois pere, & je ne pus mourir!
Veillez du haut des Cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore:
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réſervés,
Par de barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un pere accablé, furent portés enſemble,
Dans ce même Sérail, où le Ciel nous raſſemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenois votre fille à peine en ſon berceau;
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allois moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du Baptême,
Lorſque les Sarrazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans:
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinées
Avoient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déja de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jeruſalem conduit avec ſa ſœur.

NE'RESTAN.

De quel reſſouvenir mon ame eſt déchirée!
A cet âge fatal j'étois dans Céſarée,
Et tout couvert de ſang & chargé de liens,

Je

Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous . . . Seigneur! . . . Ce Sérail éleva votre enfance? . . .

En les regardant.

Hélas! de mes enfans auriez-vous connoissance?
Ils seroient de votre âge, & peut-être mes yeux. . . .
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAYRE.

Depuis que je respire,
Seigneur. . . . Eh quoi! D'où vient que votre ame soupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains. . . .

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O Ciel! ô Providence!

Mes yeux, ne trompez point ma timide eſpérance ;
Seroit-il bien poſſible? Oui, c'eſt elle.... Je voi
Ce preſent qu'une épouſe avoit reçû de moi,
Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,
Lorſque de leur naiſſance on célébroit la fête :
Je revoi.... Je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

ZAYRE.

Qu'entens-je? & quel ſoupçon m'agite en ce moment?
Ah, Seigneur! ....

LUSIGNAN.

Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort ſur cette Croix, & qui revit pour nous,
Parle, acheve, ô mon Dieu! ce ſont-là de tes coups:
Quoi! Madame, en vos mains elle étoit demeurée?
Quoi! tous les deux Captifs, & pris dans Céſarée?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur Mere en effet ſont les vivans portraits:
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie:
Dieu, ranime mes ſens trop foibles pour ma joie.
Madame.... Néreſtan.... Soutiens-moi, Châtillon...
Néreſtan, ſi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe....

NE'RESTAN.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte! heureux momens!

NE'RESTAN *ſe jettant à genoux.*

Ah, Seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN.

Aprochez, mes enfans.

NE'RESTAN.

Moi, votre fils!

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embraſſez votre pere.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher:
Je vous revois enfin, chere & triſte famille,
Mon fils, digne héritier,... Vous.... hélas! vous,
ma fille!
Diſſipez mes ſoupçons; ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu Chrétienne?
Tu pleures, malheureuſe, & tu baiſſes les yeux,
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô juſtes Cieux!

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper: ſous les loix d'Oroſmane....
Puniſſez votre fille... Elle étoit Muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi!

Ah!

Ah, mon fils! à ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire,
J'ai vû tomber ton Temple & périr ta memoire,
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes triſtes enfans,
Et lorſque ma famille eſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie:
Je ſuis bien malheureux .... c'eſt ton pere, c'eſt moi;
C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi:
Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines;
C'eſt le ſang de vingt Rois, tous Chrétiens comme moi,
C'eſt le ſang des Héros, défenſeurs de ma Loi,
C'eſt le ſang des Martyrs.... & fille encor trop chere,
Connois-tu ton deſtin, ſais-tu quelle eſt ta mere,
Sais-tu bien qu'à l'inſtant, que ſon flanc mit au jour,
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'ès donnée?
Tes freres, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des Cieux:

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour l'Univers, eſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vangé tes Ancêtres;
Tourne les yeux, ſa Tombe eſt près de ce Palais,
C'eſt ici la Montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie,
C'eſt là que de ſa Tombe il rapella ſa vie,
Tu ne ſaurois marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas ſans y trouver ton Dieu,
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire,
Je te vois dans mes bras, & pleurer, & frémir;
Sur ton front pâliſſant, Dieu met le repentir,
Je voi la Vérité dans ton cœur deſcendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprens ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NE'RESTAN.

Je revoi donc ma ſœur?... Et ſon ame...

ZAYRE.

Ah, mon pere!
Cher Auteur de mes jours : Parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un ſeul mot, ma honte, & mes ennuis,
Dire, je ſuis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui... Seigneur.... je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois ſon aveu du ſein de ton Empire.

SCENE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN,

CORASMIN.

MAdame, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'inſtant, de ces lieux, il faut vous retirer,
Et de ces vils Chrétiens ſur-tout vous ſéparer.
Vous, François, ſuivez-moi, de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu, quel coup vient nous confondre!

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN

O vous, que je n'oſe nommer,
Adieu!... gardez ſur-tout un ſecret ſi funeſte;
Soïez fidéle, allez, le Ciel fera le reſte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

VOus étiez, Coraſmin, trompé par vos allarmes;
Non, Louïs, contre moi ne tourne point ſes armes,
Les François ſont laſſés de chercher deſormais
Des climats que pour eux le Deſtin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile Patrie,
Pour languir aux deſerts de l'aride Arabie,
Et venir arroſer de leur ſang odieux,
Ces palmes que pour nous, Dieu fait croître en ces lieux,
Ils couvrent de Vaiſſeaux la mer de la Syrie,
Louïs, des bords de Chipre épouvante l'Aſie;

Mais

Mais j'aprens que ce Roi s'éloigne de nos Ports,
De la féconde Egypte il menace les bords ;
J'en reçois à l'inſtant la premiere nouvelle,
Contre les Mamelus ſon courage l'appelle,
Il cherche Meledin, mon ſecret ennemi,
Sur leurs diviſions mon Trône eſt affermi ;
Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France,
Nos communs ennemis cimentent ma puiſſance,
Et prodigues d'un ſang qu'ils devroient ménager,
Prennent, en s'immolant, le ſoin de me vanger.
Relâche ces Chrétiens, ami, je les délivre,
Je veux plaire à leur Maître, & leur permets de vivre,
Je veux que ſur la mer on les mene à leur Roi,
Que Louïs me connoiſſe, & reſpecte ma foi :
Mene-lui Luſignan, dis-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa Couronne,
Celui que par deux fois mon pere avoit vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrétiens....

OROSMANE.

Son nom n'eſt point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, ſi Louïs....

OROSMANE.

Il n'eſt plus temps de feindre.
Zaïre l'a voulu, c'eſt aſſez, & mon cœur,
En donnant Luſignan, le donne à mon vainqueur:
Louïs eſt peu pour moi, je fais tout pour Zaïre,
Nul autre ſur mon cœur n'auroit pris cet empire,
Je viens de l'affliger, c'eſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a dû reſſentir,
Quand ſur les faux avis des deſſeins de la France
J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.
Que dis-je? ces momens perdus dans mon Conſeil,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'apareil:
D'une heure encor, ami, mon bonheur ſe differe,
Mais j'emploirai du moins ce temps à lui complaire.
Zaïre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Nereſtan, ce génereux Chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance,
Ils ont porté mes fers, ils ne ſe verront plus;

Zaïre

Zaïre enfin de moi n'aura point un refus :
Je ne m'en défens point, je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du Sérail la contrainte cruelle,
J'ai mépriſé ces loix dont l'âpre auſterité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité ;
Je ne ſuis point formé du ſang Aſiatique,
Né parmi les rochers au ſein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs paſſions, leur généroſité,
Je conſens qu'en partant, Néreſtan la revoie,
Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joie :
Après ce peu d'inſtans volez à mon amour,
Tous ſes momens, ami, ſont à moi ſans retour :
Va, ce Chrétien attend & tu peux l'introduire,
Preſſe ſon entretien, obéis à Zaïre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor reſter ;
Zaïre à tes regards viendra ſe préſenter.

SCE-

SCENE III.

NERESTAN, *seul.*

EN quel état, ô Ciel, en quels lieux je la laisse!
O ma Religion! ô mon pere! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NERESTAN.

NERESTAN.

MA sœur, je puis donc vous parler?
Ah! dans quel temps le Ciel nous voulut rassembler;
Vous ne reverrez plus un trop malheureux pere.

ZAYRE.

Dieu, Lusignan!

NERESTAN.

Il touche à son heure derniere.
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts,

De

De ſes ſens affoiblis a rompu les reſſorts,
Et cette émotion dont ſon ame eſt remplie,
A bien-tôt épuiſé les ſources de ſa vie;
Mais pour comble d'horreurs à ces derniers momens,
Il doute de ſa fille & de ſes ſentimens:
Il meurt dans l'amertume, & ſon ame incertaine
Demande en ſoupirant ſi vous êtes Chrétienne.

ZAYRE.

Quoi, je ſuis votre ſœur, & vous pouvez penſer
Qu'à mon ſang, à ma Loi, j'aille ici renoncer?

NE'RESTAN.

Ah; ma ſœur! cette Loi n'eſt pas la vôtre encore,
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore,
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les Cieux:
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces Martyrs ſacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui,
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains par ce Dieu que j'adore,
Par ſa Loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte Loi....

Mais,

Mais, mon chet frere.... Hélas! que veut elle de moi?
Que faut-il.....

NERESTAN.

Deteſter l'Empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui nâquit, qui ſouffrit, qui mourut en ces lieux,
Qui nous a raſſemblés, qui m'amene à vos yeux:
Eſt-ce à moi d'en parler? moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zèle:
Un Pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux,
Vous aporter la vie, & deſſiller vos yeux;
Songez à vos ſermens, & que l'eau du Baptême,
Ne vous aporte point la mort & l'anathême;
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir;
Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir!
A qui le demander dans ce Sérail profane?....
Vous, le ſang de vingt Rois, eſclave d'Oroſmane,
Parente de Louïs, fille de Luſignan,
Vous Chrétienne, & ma ſœur eſclave d'un Soudan?
Vous m'entendez.... je n'oſe en dire davantage:
Dieu! nous réſerviez-vous à ce dernier outrage?

ZAYRE.

Ah, cruel! pourſuivez. Vous ne connoiſſez pas

Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats:
Mon frere, ayez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſperée.
Je ſuis Chrétienne hélas!... j'attens avec ardeur
Cette Eau ſainte, cette Eau qui peut guérir mon cœur;
Non, je ne ſerai point indigne de mon frere,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pere;
Mais parlez à Zaïre, & ne lui cachez rien,
Dites quelle eſt la Loi de l'Empire Chrétien...
Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ſes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux apui,
Auroit touché ſon ame, & s'uniroit à lui?

NE'RESTAN.

O Ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus prompte,
Devroit....

ZAYRE.

C'en eſt aſſez, frappe, & préviens ta honte.

NE'RESTAN.

Qui vous, ma ſœur?

ZAY-

ZAYRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer,
Oroſmane m'adore... & j'allois l'épouſer.

NE'RESTAN.

L'épouſer! eſt-il vrai, ma ſœur? eſt-ce vous-même?
Reprenez vos eſprits.

ZAYRE.

Frape, dis-je, je l'aime.

NE'RESTAN.

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort & vous la méritez;
Et ſi je n'écoutois que ta honte, & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon pere, ſa mémoire,
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connois pas,
Si ma Religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce Palais, j'irois au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louïs, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté, ne va porter la guerre,
Que pour venir bien-tôt, frapant des coups plus ſûrs,

Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs :
Zaïre, cependant, ma sœur, son alliée,
Au Tyran d'un Sérail par l'hymen est liée,
Et je vais donc aprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi ?
En ce moment affreux, hélas ! ton pere expire,
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frere.... arrête, connois-moi;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi:
Mon frere, épargne-moi cet horrible langage,
Ton courroux, ton reproche, est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas,
Que je te demandois, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage,
Tu souffres, je le vois, je souffre davantage;
Je voudrois que du Ciel, le barbare secours,
De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoisonné d'une flâme profane,
Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur, Orosmane charmé....
Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'auroit aimé ?
Il faisoit tout pour moi, son cœur m'avoit choisie,

Je

Je voyois sa fierté pour moi seule adoucie,
C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir;
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne, ton courroux, mon pere, ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma foiblesse,
Me servent de suplice, & ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

NE'RESTAN.

Je te blâme & te plains, crois-moi, la Providence
Ne te laissera point périr sans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux,
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux,
Ce bras qui rend la force aux plus foibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages,
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare & lui, ton cœur soit partagé.
Le Baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyre:
Achéve donc ici ton serment commencé,
Achéve, & dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au Roi Louïs, à l'Europe, à ton Pere,
Au Dieu qui déja parle à ce cœur si sincere,
De ne point accomplir cet hymen odieux,

Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma presence il te fasse Chrétienne,
Et que Dieu par ses mains, t'adopte & te soutienne :
Le promets-tu, Zaïre ?...

ZAYRE.

Oui, je te le promets :
Rends-moi Chrétienne & libre, à tout je me soumets.
Va, d'un pere expirant, va fermer la paupiere,
Va, je voudrois te suivre, & mourir la premiere.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma sœur, adieu; puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce Palais honteux,
Je reviendrai bien-tôt, par un heureux Baptême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAYRE, *seule.*

ME voilà seule, ô Dieu! que vais-je devenir ?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir :
Hélas! suis-je en effet, ou Françoise ou Sultane,
Fil-

Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane?
Suis-je amante, ou Chrétienne? ô sermens que j'ai faits!
Mon pere, mon païs, vous serez satisfaits.
Fatime ne vient point, quoi! dans ce trouble extrême,
L'Univers m'abandonne! on me laisse à moi-même!
Mon cœur peut-il porter seul & privé d'apui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui?
À ta Loi, Dieu puissant, oui, mon ame est rendue,
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vûe.
Cher amant! ce matin l'aurois-je pû prévoir,
Que je dûsse aujourd'hui redouter de te voir?
Moi, qui de tant de feux justement possedée,
N'avois d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour,
Hélas! & je t'adore, & t'aimer est un crime!

SCENE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PAroiſſez, tout eſt prêt, le beau feu qui m'anime
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement,
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant,
Les parfums de l'encens rempliſſent la Moſquée,
Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée,
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux,
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux,
Venez en ce moment, vos ſuperbes rivales,
Qui diſputoient mon cœur, & marchoient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre & de vous obéïr,
Devant vos volontés vont aprendre à fléchir.
Le Trône, les feſtins, & la cérémonie,
Tout eſt prêt, commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où ſuis-je, malheureuſe! ô tendreſſe! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAY-

ZAYRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zaïre....

ZAYRE.

Dieu de mon pere! hélas! que pourrai-je lui dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
Qu'il redouble ma flâme, & mon bonheur...

ZAYRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes desirs vous rend encor plus chere,
D'une vertu modeste il est le caractere,
Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, ſoutien-moi....

Seigneur.

OROSMANE.

O Ciel! eh quoi!

ZAYRE.

Seigneur, cet hymenée,
Etoit un bien ſuprême à mon ame étonnée:
Je n'ai point recherché le Trône & la grandeur,
Qu'un ſentiment plus juſte occupoit tout mon cœur!
Hélas! j'aurois voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les Trônes de l'Aſie,
Seule, & dans un deſert auprès de mon époux,
J'euſſe pû ſous mes pieds les fouler avec vous;
Mais.... Seigneur... ces Chrétiens...

OROSMANE.

Ces Chrétiens... Quoi, Madame?
Qu'auroient donc de commun cette Secte & ma flâme?

ZAYRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien! quel intérêt ſi preſſant & ſi tendre,

A ce vieillard Chrétien, votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point Chrétienne, élevée en ces lieux,
Vous suivez dès long-temps la foi de mes ayeux:
Un vieillard qui succombe au poids de ses années,
Peut-il troubler ici vos belles destinées?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

ZAYRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étois chere....

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu!

ZAYRE.

Souffrez que l'on differe...,
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés....

OROSMANE.

Que dites-vous? ô Ciel! est-ce vous qui parlez, Zaïre?

ZAYRE.

Je ne puis soutenir sa colere.

OROS-

OROSMANE.

Zaïre !

ZAYRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Excuſez ma douleur.... non; j'oublie à la fois,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je dois,
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue,
Je ne puis.... ah, ſouffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon deſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.

Elle ſort.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon ame offenſée:
Eſt-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?
Eſt-ce moi qu'elle fuit? ô Ciel! & qu'ai-je vu?
Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême?
Je la laiſſe échaper! je m'ignore moi-même.

CO-

CORASMIN.

Peut-être accuſez-vous ce trouble trop charmant,
Que l'innocence inſpire à l'aſpect d'un amant.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ce trouble, cette fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite?
Si c'étoit ce François.... quel ſoupçon! quelle horreur!
Quelle lumiere affreuſe a paſſé dans mon cœur!
Hélas! je repouſſois ma juſte défiance:
Un barbare, un eſclave, auroit cette inſolence?
Cher ami, je verrois un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave Chrétien?
Mais, parle, tu pouvois obſerver ſon viſage,
Tu pouvois de ſes yeux entendre le langage:
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis?
Aprends-moi mon malheur....tu trembles.... tu frémis...
C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes;
Mais,

Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive....

OROSMANE.

A cet affront, je serois réservé....
Non, si Zaïre, ami, m'avoit fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance:
Le deplaisir secret de son cœur agité,
Si ce cœur est perfide, auroit-il éclaté?
Ecoute, garde-toi de soupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce François gémit, pleure, soupire;
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs!
Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de sa vûe une seconde fois?
Qu'il revînt en ces lieux.

OROSMANE.

Qu'il revînt? lui, ce traître,
Qu'aux yeux de ma Maitresse il osât reparoître?
Oui,

Oui, je le lui rendrois, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi:
Déchiré devant elle, & ma main dégoutante,
Confondroit dans son sang, le sang de son Amante....
Excuse les transports de ce cœur offensé;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connois mes fureurs, & je crains ma foiblesse,
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse:
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon,
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison;
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse,
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice:
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi,
Les éclaircissemens sont indignes de moi;
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire,
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre,
Allons... mais qu'aux Chrétiens le Sérail soit fermé,
O Ciel! pourquoi faut-il qu'Orosmane ait aimé?

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

QUE je vous plains, Madame, & que je vous admire!
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire.
Il donnera la force à vos bras languiſſans
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh! pourrai- je achever ce fatal ſacrifice?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice:
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon apui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voïez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille :
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce ſaint Pontife, organe du Seigneur,
Ne pourroit aborder dans ce Palais profane....

ZAYRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pû deſeſperer le cœur de mon Amant.
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi ! vous regretteriez cette chaine honteuſe ?
Hazarder la victoire, ayant tant combattu.

ZAYRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connois pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérois, hélas ! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avoit point éclaté.

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choisit son séjour :
Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même.
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
Eh bien, race des Rois, dont le Ciel me fit naître,
Pere, Mere, Chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon Maître,
Vous, qui de mon Amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui.
Que j'expire innocente, & qu'une main si chere,
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la paupiere.
Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas :
Il me fuit, il me laisse, & je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi vous ! Fille des Rois que vous prétendez suivre !
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel apui ?...

ZAYRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
Orosmane est-il fait pour être sa victime ?

Dieu

Dieu pourroit-il haïr un cœur si magnanime?
Généreux, bien-faisant, juste, plein de vertus;
S'il étoit né Chrétien, que seroit-il de plus?
Et plût à Dieu du moins que ce saint Interprète,
Ce Ministre sacré que mon ame souhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bien-tôt me tirer.
Je ne sai; mais enfin, j'ose encore espérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouveroit point une telle alliance:
Peut-être de Zaïre en secret adoré;
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré:
Peut-être en me laissant au Trône de Syrie,
Il soutiendroit par moi les Chrétiens de l'Asie.
Fatime, tu le sais; ce puissant Saladin,
Qui ravit à mon sang l'Empire du Jourdain;
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
Au sein d'une Chrétienne il avoit pris naissance.

TAYLOR INST. OXFORD

FATIME.

Que faites-vous, Madame? Eh! ne voyez-vous pas....

ZAYRE.

Oui, je vois tout, je meurs, & ne m'aveugle pas;
Je vois que mon païs, mon sang, tout me condamne,
Que je suis Lusignan; que j'adore Orosmane:

Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrois quelquefois me jetter à ſes pieds;
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincére.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frere,
Expoſe les Chrétiens qui n'ont que vous d'apui,
Et va trahir le Dieu qui vous rapelle à lui.

ZAYRE.

Ah! ſi tu connoiſſois le grand cœur d'Oroſmane!

FATIME.

Il eſt le protecteur de la Loi Muſulmane,
Et plus il vous adore, & moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le Pontife à vos yeux en ſecret va ſe rendre,
Et vous avez promis.

ZAYRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret:
Hélas! qu'à mon Amant je le tais à regret,
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.

SCE-

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE,

OROSMANE.

MAdame, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant ſans rougir des ſentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croïois être aimé, Madame; & votre Maître
Soupirant à vos pieds, devoit s'attendre à l'être:
Vous ne m'entendrez point Amant foible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement bleſſé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaiſſer à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix;
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe,
A chercher des raiſons, dont la flateuſe adreſſe
A mes yeux éblouïs colorant vos refus,
Vous ramène un Amant, qui ne vous connoît plus;
Et qui craignant ſur tout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe;
Madame, c'en eſt fait, une autre va monter

Au rang que mon amour vous daignoit preſenter,
Une autre aura des yeux, & va du moins connoître
De quel prix mon amour, & ma main devoient être:
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y réſout,
Apprenez qu'Oroſmane eſt capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir deſeſpéré de vous avoir perdue,
Que de vous poſſeder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un ſoupir qui ne ſoit pas pour moi:
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander ſeul à mes ſens éperdus....
Eh bien, puiſqu'il eſt vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur....

OROSMANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le deſirez,
Que ſous une autre loi.... Zaïre, vous pleurez?

ZAYRE.

Ah, Seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire,
Que du ſang d'un Soudan je regrette la gloire:

Je

Je sai qu'il faut vous perdre, & mon sort l'a voulu,
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane.

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez?

ZAYRE.

Dieu, si je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice odieux que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un Amant si fidelle?
Je me connoissois mal; oui, dans mon desespoir
J'avois cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste,
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton Amant enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.
Qui, moi? Que sur mon Trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée;
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés, & si bien démentis;

C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie,
Le Ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuïe.
Je t'aimerai toujours... mais d'où vient que ton cœur
En partageant mes feux differoit mon bonheur?
Parle. Etoit-ce un caprice! Eſt-ce crainte d'un Maître,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Seroit-ce un artifice? épargne-toi ce ſoin,
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin,
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie,
L'art le plus innocent tient de la perfidie;
Je n'en connus jamais; & mes ſens déchirés
Pleins d'un amour ſi vrai...,

ZAYRE.

Vous me deſeſperez;
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel! expliquez-vous, quoi? toujours me troubler?
Se peut-il?...

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler?

OROS-

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zaïre?
Eſt-il quelque Chrétien qui contre moi conſpire?
Me trahit-on? parlez.

ZAYRE.

Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entr'eux, & vous, vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre,
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre grand Dieu?

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au Ciel, qu'à vos jours la mienne fut unie!
Oroſmane.... Seigneur..... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,

D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune....
Demain tous mes ſecrets vous ſeront révelés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez!
Pouvez-vous!...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refuſez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez,
J'y conſens, il en coute à mes ſens deſolés.
Allez, ſouvenez-vous que je vous ſacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainſi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zaïre?

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

SCE-

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! c'eſt trop-tôt chercher ce ſolitaire azile,
C'eſt trop-tôt abuſer de ma bonté facile,
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de deſeſpoir.
Quoi donc, par ma tendreſſe élevée à l'Empire,
Dans le ſein du bonheur que ſon ame deſire,
Près d'un Amant qu'elle aime, & qui brûle à ſes pieds.
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noïés?...
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injuſtices?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés?
Eſt-ce à moi de me plaindre? on m'aime, c'eſt aſſez
Il me faut expier par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe,
Je me rends, je le vois, ſon cœur eſt ſans détours,
La nature naïve anime ſes diſcours,
Elle eſt dans l'âge heureux où régne l'innocence,
A ſa ſincérité je dois ma confiance,
Elle m'aime ſans doute, oui, j'ai lû devant toi

Dans

Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi,
Et ſon ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche,
Qui peut avoir un cœur, aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le ſentir pas?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

CEtte Lettre, Seigneur, à Zaïre adreſſée,
Par vos Gardes ſaiſie, & dans mes mains laiſſée....

OROSMANE.

Donne.... qui la portoit?.... Donne.

MELEDOR.

Un de ces Chrétiens
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſé les liens;
Au Sérail, en ſecret, il alloit s'introduire,
On l'a mis dans les fers.

OROS-

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laiſſe-nous.... je frémis.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CEtte Lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! liſons, ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce Billet contient ma deſtinée.
Liſons... „Chere Zaïre, il eſt tems de nous voir.
„ Il eſt vers la Moſquée une ſecrette iſſuë,
„ Où vous pouvez ſans bruit, & ſans être aperçue,
„ Tromper vos ſurveillans, & remplir notre eſpoir:
„ Il faut vous hazarder; vous connoiſſez mon zèle.
„ Je vous attends, je meurs, ſi vous n'êtes fidèle.
Eh bien, cher Coraſmin, que dis-tu?

CO-

CORASMIN.

Moi, Seigneur?
Je ſuis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahiſon horrible!
Seigneur, à cet affront vous êtes inſenſible?
Vous, dont le cœur tantôt ſur un ſimple ſoupçon
D'une douleur ſi vive a reçu le poiſon?
Ah! ſans doute l'horreur d'une action ſi noire
Vous guérit d'un amour qui bleſſoit votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'inſtant, va, vole, Coraſmin.
Montre-lui cet écrit,.... qu'elle tremble.... & ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidéle meure,
Mais avant de fraper.... ah! cher ami demeure,
Demeure, il n'eſt pas tems. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené.... non.... je ne veux plus rien....
Je me meurs.... je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROS.

OROSMANE.

Le voila donc connu, ce ſecret plein d'horreur!
Ce ſecret qui peſoit à ſon infame cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingenue,
Elle veut quelque tems ſe ſouſtraire à ma vûe.
Je me fais cet effort; je la laiſſe ſortir;
Elle part en pleurant.... & c'eſt pour me trahir.
Quoi, Zaïre!

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime.
Seigneur, n'en ſoïez pas l'innocente victime,
Et de vos ſentimens rapellant la grandeur....

OROSMANE.

C'eſt là ce Néreſtan, ce Hérós plein d'honneur,
Ce Chrétien ſi vanté qui rempliſſoit Solime
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime?
Je l'admirois moi-même, & mon cœur combattu.
S'indignoit qu'un Chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me païer ſa fourbe abominable!
Mais Zaïre, Zaïre eſt cent fois plus coupable.
Une Eſclave Chrétienne; & que j'ai pû laiſſer
Dans les plus vils emplois languir, ſans l'abaiſſer!
Une Eſclave! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.

Ah

Ah malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle;
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez. . .

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler;
Allez, volez, Esclave, & m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne sai, cher ami, mais je prétens la voir.

CORASMIN.

Ah! Seigneur, vous allez dans votre desespoir
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes:
Vos bontés contre vous lui donneront des armes,
Et votre cœur séduit malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous? cachez cette Lettre à sa vûe;
Prenez pour la lui rendre une main inconnue,
Par là, malgré la fraude, & les déguisemens,
Vos yeux démêleront ses secrets sentimens,

Et

Et des plis de ſon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penſes-tu qu'en effet Zaïre me trahiſſe?...
Allons, quoiqu'il en ſoit, je vais tenter mon ſort,
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort:
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de ſon côté pouſſer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeſte entretien.
Un cœur tel que le vôtre....

OROSMANE.

Ah! n'en redoute rien:
A ſon exemple hélas! ce cœur ne ſauroit feindre,
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre:
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connoître un rival...
Tien, reçoi ce billet à tous trois ſi fatal:
Va, choiſi pour le rendre un Eſclave fidèle,
Mets en de ſures mains cette Lettre cruelle,
Va, cours... je ferai plus, j'éviterai ſes yeux,
Qu'elle n'aproche pas... c'eſt elle, juſtes Cieux!

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

SEigneur, vous m'étonnez, quelle raiſon ſoudaine,
Quel ordre ſi preſſant près de vous me ramène?

OROSMANE.

Eh bien, Madame! il faut que vous m'éclairciſſiez:
Cet ordre eſt important plus que vous ne croïez;
Je me ſuis conſulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon ſort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon ſceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnoiſſance.
Votre cœur par un Maître attaqué chaque jour;
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour;
Dans votre ame, avec vous il eſt tems que je liſe,
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe,
Jugez-vous: répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.

Si

Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, qui même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même inſtant,
Ta grace eſt dans mon cœur, prononce, elle t'attend;
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore,
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur! vous oſez me tenir ce langage?
Vous, cruel?... aprenez, que ce cœur qu'on outrage
Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimoit pas, eſt né pour vous braver:
Je ne crains rien ici que ma funeſte flâme;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,
La honte où je deſcends de me juſtifier.
J'ignore ſi le Ciel qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie,
Quoiqu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur
Qui, non moins que l'amour, eſt gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre à ſoi-même renduë,
Des Rois les plus puiſſans déteſteroit la vuë,
Que tout autre, après vous, me ſeroit odieux;
Voulez-vous plus ſavoir, & me connoître mieux?

Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,
Ce cœur deſeſpéré devant vous ſe déploie?
Sachez donc qu'en ſecret il penſoit malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui,
Qu'il ſoupiroit pour vous, avant que vos tendreſſes,
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes foibleſſes,
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûloit à vos pieds,
Qu'il vous aimoit enfin lorſque vous m'ignoriez,
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour Maître:
J'en atteſte le Ciel, que j'offenſe peut-être:
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'étoit pour vous.

OROSMANE.

Quoi? des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure!
Quel excès de noirceur! Zaïre! ... ah, la parjure!
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main!

ZAYRE.

Que dites-vous? quel trouble agite votre ſein?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez?

ZAY-

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche?
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour,
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse?
Mais encore une fois quelle fureur vous presse,
Quels regards effraïans vous me lancez? hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMi, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt pas démentie,
Tranquile dans le crime, & fauſſe avec douceur,
Elle a juſques au bout ſoutenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'Eſclave? as-tu ſervi ma rage?
Connoîtrai-je à la fois ſon crime & mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer deſormais pour ſes traîtres appas:
Vous la verrez ſans doute avec indifference,
Sans que le repentir ſuccede à la vengeance,
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

OROSMANE.

Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô Ciel! Vous?

OROSMANE.

Je vois un raïon d'eſperance.
Cet odieux Chrétien, l'éleve de la France,
Eſt jeune, impatient, leger, préſomptueux,
Il peut croire aiſément ſes teméraires vœux,
Son amour indiſcret, & plein de confiance,
Aura de ſes ſoupirs hazardé l'inſolence,
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler,
Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler:
Il croit qu'il eſt aimé: c'eſt lui ſeul qui m'offenſe.
Peut-être ils ne ſont point tous deux d'intelligence:
Zaïre n'a point vû ce billet criminel,
Et j'en croïois trop-tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez... Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des Mortels viendra prêter ſon ombre,
Si-tôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paroîtra ſous les murs du Palais,
Aïez ſoin qu'à l'inſtant la Garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſuplice,
Et que chargé de fers il me ſoit preſenté.
Laiſſez, ſur tout, laiſſez Zaïre en liberté.

Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime,
Ma fureur eſt plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé,
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

OROSMANE, CORASMIN, Un Eſclave.

OROSMANE *à l'Eſclave.*

ON l'a fait avertir, l'ingrate va paroître.
Songe que dans tes mains eſt le ſort de ton Maître,
Donne-lui le billet de ce traître Chrétien,
Rends-moi compte de tout, examine-la bien,
Porte-moi ſa réponſe : on aproche.... c'eſt-elle.

à Coraſmin.

Vien, d'un malheureux Prince, ami tendre & fidelle,
Vien m'aider à cacher ma rage, & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

EH! qui peut me parler dans l'état où je suis?
Attant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?
Le Sérail est fermé! Dieu! si c'étoit mon frere!
Si la main de ce Dieu pour soûtenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduisoit vers moi!
Quel Esclave inconnu se presente à ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette Lettre en secret en mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part pendant que Zaire lit.*

Dieu tout-puissant, éclate en ta bonté,
Fais descendre ta grace en ce séjour profane,
Arrache ma Princesse au barbare Orosmane.

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrois te parler.

FATIME *à l'Esclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rapellera, soïez prêt, laissez-nous.

SCENE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

Lis ce billet, hélas! dis-moi ce qu'il faut faire?
Je voudrois obéir aux ordres de mon frere.

FATIME.

Dites plûtôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses Autels.
Ce n'est point Néreſtan; c'est Dieu qui vous apelle.

ZAYRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment, mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrétiens, mon Frere, en un si grand danger?

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à votre ame ébranlée.
Je connois votre cœur, il penſeroit comme eux,
Il hazarderoit tout, s'il n'étoit amoureux.
Ah! connoiſſez du moins l'erreur qui vous engage,
Vous tremblez d'offenſer l'Amant qui vous outrage.
Quoi? ne voïez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare à travers ſes bontés?
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant, menaçoit ſa Maîtreſſe....
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher,
Vous ſoûpirez pour lui?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher?
C'eſt moi qui l'offenſois, moi qu'en cette journée,
Il a vû ſouhaiter ce fatal hymenée;
Le Trône étoit tout prêt; le Temple étoit paré,
Mon Amant m'adoroit, & j'ai tout differé.
Moi, qui devois ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence,
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée?

ZAYRE.

Ah! Fatime, tout ſert à me deſeſperer:
Je ſai que du Sérail rien ne peut me tirer:
Je voudrois des Chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée;
Et je ſens qu'à l'inſtant prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état! quel tourment! Non, mon ame inquiète
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens,
Prends ſoin de nos Chrétiens, & veille ſur mon frere,
Prends ſoin du haut des Cieux d'une tête ſi chere,
Oui, je le vais trouver; je lui vais obéïr.
Mais dès que de Solime il aura pû partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'aprends à mon Amant le ſecret de ma vie,
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié,
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié:
Mais dûſſai-je au ſuplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Va, tu peux amener mon cher frere en ces lieux.

Ra-

Rapelle cet Eſclave.

SCENE IV.

ZAYRE *ſeule.*

O Dieu de mes Aïeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux Pere,
Que ta main me conduiſe, & que ton œil m'éclaire!

SCENE V.

ZAYRE, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

ALlez dire au Chrétien qui marche ſur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bien-tôt l'introduire.

à part.

Allons, raſſure-toi, malheureuſe Zaïre.

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

QUe ces momens, grand Dieu, ſont lents pour ma fureur!

à Meledor.

Eh bien, que t'a-t-on dit? Réponds. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,

On n'a jamais ſenti de ſi vives allarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſoient des larmes,
Elle m'a fait ſortir, elle m'a rapellé;
Et d'une voix tombante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre,
Celui, qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE.

à Meledor. *à Coraſmin.*

Allez, il me ſuffit. Ote-toi de mes yeux.
Laiſſe-moi. Tout mortel me devient odieux.

Laiſ-

Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE *ſeul.*

OU ſuis-je? ô Ciel! Où ſuis-je? Où portai-je mes vœux?
Zaïre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous.... miſérable Zaïre,
Tu ne jouïras pas.... Coraſmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel Ami, quoi vous m'abandonnez?
Venez, a-t-il paru, ce Rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paroît encor.

OROS-

OROSMANE.

O nuit ! nuit effoïable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits !
Coraſmin !... Ciel ! Amour !... après tant de bienfaits....
J'aurois d'un œil ſerein, d'un front inaltérable
Contemplé de mon rang la chute épouventable,
J'aurois ſu dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquilité,
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime?...

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eſt votre deſſein?

OROSMANE.

N'entens-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur....

OROSMANE.

Un bruit affreux a frapé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul Mortel ne s'avance,

Le Sérail eſt plongé dans un profond ſilence,
Tout dort; tout eſt tranquile, & l'ombre de la nuit....

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe!
Tu ne connoiſſois pas mon cœur & ma tendreſſe,
Combien je t'adorois! quels feux! ah, Coraſmin!
Un ſeul de ſes regards auroit fait mon deſtin.
Je ne pûs être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Prens pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez? Vous, Oroſmane? ô Cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre.
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre:
Plains, Zaïre, plains-moi, l'heure aproche, ces pleurs,
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes ſouffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vangeances.
J'entends quelqu'un, ſans doute, & ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ſes pas.

OROSMANE.

Va ſaiſir Néreſtan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE & FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du Théâtre.*

ZAYRE.

Vien, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entens-je! eſt-ce-là cette voix,

Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois,
Cette voix qui trahit un feu si légitime,
Cette voix infidéle, & l'organe du crime?
Perfide!... vangeons-nous.. quoi, c'est elle?.. ô destin!

Il tire son poignard.

Zaïre! ah Dieu... ce fer échape de ma main.

ZAYRE *à Fatime.*

C'est ici le chemin, vien, soutien mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu...
Est-ce vous Néreſtan que j'ai tant attendu?

OROSMANE *courant à Zaïre.*

C'est moi que tu trahis: tombe à mes pieds, parjure.

ZAYRE *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs: ô mon Dieu!

OROS-

OROSMANE.

J'ai vangé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis.... Qu'ai-je fait?...
Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.
Ah! voici son Amant que mon destin m'envoie,
Pour remplir ma vangeance & ma cruelle joie.

SCENE DERNIERE.

OROSMANE, ZAYRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE.

APproche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher,
Mépriſable ennemi, qui fais encor paroître
L'audace d'un Héros avec l'ame d'un traître,
Tu m'imposois ici pour me deshonorer.
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer,
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.

Avez-vous ordonné ſon ſuplice.

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déja dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me deshonore.
Regarde, elle eſt ici.

NE'RESTAN.

Que dis-tu? Quelle erreur...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NE'RESTAN.

Ah! que vois-je! Ah, ma Sœur!
Zaïre!... Elle n'eſt plus. Ah, monſtre! Ah, jour horrible!

OROSMANE.

Sa Sœur! Qu'ai-je entendu? Dieu! ſeroit-il poſſible?

NE'RESTAN.

Barbare, il eſt trop vrai: Vien épuiſer mon flanc
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.

Lu-

Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux pere,
Il venoit dans mes bras d'achever sa misere,
Et d'un pere expiré j'aportois en ces lieux
La volonté derniere, & les derniers adieux,
Je venois, dans un cœur trop foible & trop sensible,
Rapeller des Chrétiens le culte incorruptible,
Hélas! elle offensoit notre Dieu, notre Loi;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zaïre!... Elle m'aimoit? Est-il bien vrai, Fatime?
Sa Sœur?... J'étois aimé?

FATIME.

Cruel! voilà son crime.
Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui malgré soi constante à t'adorer,
Se flâtoit, espéroit que le Dieu de ses peres
Recevroit le tribut de ses larmes sincéres,
Qu'il verroit en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudroit vous réünir tous deux.
Hélas! à cet excès son cœur l'avoit trompée,
De cet espoir trop tendre elle étoit occupée,
Tu balançois son Dieu dans son cœur allarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit assez. O Ciel! j'étois aimé!
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage..

NERESTAN.

Cruel! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux,
Dont ton pere & ton bras ont inondé ces lieux.
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au Héros, dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourmens sont-ils prêts? je puis braver tes coups,
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore?
En m'arrachant le jour souvien-toi des Chrétiens
Dont tu m'avois juré de briser les liens;
Dans sa férocité ton cœur impitoïable,
De ce trait généreux seroit-il bien capable?
Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre!

CORASMIN.

Hélas! Seigneur, où portez-vous vos pas?
Rentrez; trop de douleur de votre ame s'empare,

Souf-

Souffrez que Nérestan....

NÉRESTAN,

Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Écoutez, Coraſmin,
Que tous ses Compagnons soient délivrés soudain,
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largesſes.
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur....

OROSMANE.

Obéis, & ne replique pas;
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un Soudan, qui commande, & d'un ami qui t'aime,
Va, ne perds point de tems, ſors, obéis..... *à Nérestan.* Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta Patrie
Ce treſor, que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens aprenans tes malheurs,

N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs ;
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connoître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dût m'être ſacré,
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le Ciel ait formé les innocents apas,
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avois mis mes Etats,
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée,
Dis que je l'adorois, & que je l'ai vangée. *Il ſe tue.*

Aux ſiens.

Reſpectez ce Héros, & conduiſez ſes pas.

NE'RESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant, je ne me connois pas :
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne.

FIN.

2/72

N/A/-

$*^8 **^2$. A. F^8, G^6, Final b...

Tr... 5 /

71724097